
Études littéraires africaines

L'épanouissement d'une littérature en langues locales : tigrigna, tigré et arabe

Xavier Luffin



Number 33, 2012

Littératures d'Érythrée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018680ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018680ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Luffin, X. (2012). L'épanouissement d'une littérature en langues locales : tigrigna, tigré et arabe. *Études littéraires africaines*, (33), 17-27.
<https://doi.org/10.7202/1018680ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'ÉPANOUISSEMENT D'UNE LITTÉRATURE EN LANGUES LOCALES : TIGRIGNA, TIGRÉ ET ARABE

Le tigrigna et le tigré ont en commun d'être les deux principales langues d'Érythrée, d'être notées avec la même écriture héritée du *ge'ez*, mais aussi d'appartenir à la même famille linguistique, en l'occurrence les langues sémitiques. Avec l'arabe, il s'agit aussi des langues dans lesquelles s'épanouit une tradition – récente – de littérature écrite.

En Érythrée même, la production littéraire dans ces langues a été favorisée après l'indépendance par la création de maisons d'édition locales, comme Adoulis ou Hdri, cette dernière étant dirigée par le romancier et poète Solomon Drar ; elle a aussi été encouragée par la mise en place d'un prix annuel de littérature, appelé *Raimok*, qui récompense les poètes et les romanciers érythréens. Mais de nombreux auteurs de la diaspora participent également à l'essor d'une littérature érythréenne contemporaine, particulièrement en langue arabe ; elle est publiée dans des maisons d'édition étrangères ou, de façon croissante pour la poésie et les nouvelles, sur les sites électroniques communautaires.

La littérature en tigrigna

Le premier ouvrage rédigé en tigrigna est un opuscule de seize pages, un récit de voyage en Éthiopie et en Italie, publié à Rome en 1895 et dû à Fesseha Giyorgis, un lettré originaire de l'Adwa¹. Dans les décennies qui suivirent, avec un certain ralentissement à partir des années 1920, plusieurs orientalistes européens comme Carlo Conti Rossini, mais aussi les lettrés locaux comme Ghebre-Medhin Dighnei publièrent, en Europe, des textes tirés de la tradition orale en tigrigna : fables, légendes, traditions, chansons populaires...²

Mais, hormis l'opuscule de Fesseha Giyorgis, ces ouvrages procèdent tous d'une collecte de la tradition orale à des fins à la fois ethnologiques et linguistiques plutôt que l'établissement d'une tradition littéraire. Dans les années 1940, l'apparition d'un journal en *tigrigna*, *The Eritrean Weekly News*, lié à la présence britannique en Érythrée, puis la création d'un Conseil de la langue *tigrigna* en 1944

¹ Negash (Ghirmay), *A History of Tigrinya Literature*. Trenton-Asmara : Africa World Press, 2010, 244 p. ; p. 77.

² Negash (G.), *A History of Tigrinya Literature*, *op. cit.*, p. 87.

permettront aux intellectuels locaux de développer une autre ambition pour leur langue, au-delà de l'oralité³.

La poésie

Les premiers poètes qui eurent l'occasion de coucher leur œuvre sur le papier pour la diffuser semblent avoir utilisé les pages de l'*Eritrea Weekly News*⁴, bien que des poèmes de la tradition orale aient déjà été récoltés et mis par écrit bien avant dans des ouvrages savants par certains orientalistes européens comme Jean Faitlovitch⁵.

Mais la poésie en langue *tigrigna* connaîtra un essor particulier durant la guerre contre l'Éthiopie, de nombreux poètes comme Isayas Tsegai, Solomon Tsehaye ou Angessom Isaak s'inspirant de celle-ci pour écrire. Les textes étaient publiés dans les revues des organisations de rebelles, le FLE et le FPLE, comme *Awet*, *Gesgis* ou *Mahta*⁶.

Après 1991, année de l'indépendance, plusieurs de ces auteurs auront la possibilité de voir leurs textes publiés sous forme de recueils à Asmara, même si certains poètes, comme Angessom Isaak, en avaient déjà publié plus tôt. Nombre de ces poèmes ont été traduits en anglais grâce aux efforts de Charles Cantalupo, qui a beaucoup œuvré à les faire connaître en dehors de l'Érythrée⁷.

Certains Érythréens en exil ont également contribué à la poésie en tigrigna, comme Ribka Sibhatu, qui vit en Italie où elle a publié un recueil de poésie bilingue tigrigna-italien, *Aulo : canto-poesia dall'Eritrea*⁸.

La fiction

Les premiers romans en tigrigna apparaissent en Érythrée dans les années 1950, avec les livres de trois auteurs qui se sont d'abord essayés au journalisme et à la rédaction d'essais : Ghebreyesus Hailu, Zegga-Iyesus Iyasu et Teklai Zeweldi. Ghebreyesus Hailu aurait écrit

³ Voir Ullendorf (Edward), *A Tigrinya Chrestomathy*. Wiesbaden : Steiner, 1985, 242 p. ; p. 19 sq.

⁴ Negash (G.), *A History of Tigrinya Literature*, op. cit., p. 127.

⁵ Faitlovitch (Jacques), « Versi Abissini », *Giornale della Società Asiatica Italiana*, (Firenze), 1911, n°23, p. 1-88.

⁶ Negash (G.), *A History of Tigrinya Literature*, op. cit., p. 175.

⁷ Voir Reesom (Haile) et Cantalupo (Charles), *We Have our Voice*. Lawrenceville : The Red Sea Press, 2000, 115 p. ; Reesom (H.) et Cantalupo (C.), *We Invented the Wheel*. Lawrenceville : The Red Sea Press, 2002, 243 p. ; Cantalupo (C.) et Negash (G.), *Who needs a story?*. Asmara : Hdri Publishers, 2005, 139 p. ; Cantalupo (C.), *War and Peace in Contemporary Eritrean Poetry*. Dar es Salam : Nkuki wa Nyota, 2009, 160 p.

⁸ Sibhatu (R.), *Aulo : canto-poesia dall'Eritrea*. Rome : Sinnos, 1993, 128 p.

son roman, *L'Histoire d'un conscrit*, en 1927, mais celui-ci ne fut publié qu'en 1950. Il nous conte les aventures d'un groupe de conscrits érythréens, à l'époque de la colonisation italienne, envoyés se battre en Libye⁹.

Entre 1955 et 1974, c'est-à-dire lorsque l'Érythrée était sous domination éthiopienne, jusqu'au moment de la révolution opérée par Mengistu, de nombreux romans dus à des auteurs comme Haile Beyene, Musa Aron ou Yishak Yosief, mais aussi des traductions de classiques de la littérature occidentale comme *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe ou encore *Tom Sawyer* de Mark Twain furent imprimés en tigrigna à Asmara¹⁰. Mais ces livres ne pouvaient être publiés qu'avec l'accord des autorités éthiopiennes, qui vérifiaient que leur contenu était bien sans visées politiques¹¹. Il faut pourtant mentionner un auteur – qui est par ailleurs la première romancière tigrigna – qui aborda des questions politiques dans ses ouvrages : Abeba Tesfagiorgis, laquelle publia un premier roman en 1967, puis un second en 1973¹².

Après l'arrivée au pouvoir du *Derg* – la junte militaire qui a renversé l'empereur Haïlé Sélassié en Éthiopie – et de Mengistu, en 1974, très peu de romans furent encore publiés à Asmara. Dans les années 1980, un groupe d'écrivains ayant rallié les rangs du FPLE, appelés « les écrivains du Sahel » en référence à leur lieu de résidence dans les terres contrôlées par les rebelles, développèrent une littérature nourrie par la guerre d'indépendance. Le plus célèbre d'entre eux est Alemseged Tesfay, l'auteur du *Fils de Hadera* publié en 1983. Né dans une famille cultivée, il a étudié en Éthiopie, puis aux États-Unis dans les années 1970, avant d'interrompre ses études pour rejoindre les rangs du FPLE. Parallèlement, plusieurs romans en tigrigna furent écrits par des Érythréens de la diaspora, en Suède, en Italie, aux États-Unis et même au Proche-Orient¹³.

Depuis l'indépendance, on assiste à une certaine éclosion de la fiction en tigrigna, avec, dès 1991, un recueil de nouvelles de M. Asada à propos de l'expérience des femmes dans la guerre d'indépendance et un roman de I. Gemal, écrit auparavant en exil,

⁹ Negash (G.), *A History of Tigrinya Literature*, op. cit., p. 129 sq.

¹⁰ Negash (G.), *A History of Tigrinya Literature*, op. cit., p. 140 sq.

¹¹ Revol-Tissot (Meaza Haile), « La littérature dans l'espace tigrinyaphone de l'Érythrée », dans Baugardt (Ursula) et Bounfour (Abdellah), *Panorama des littératures africaines. État des lieux et perspectives*. Paris : L'Harmattan, coll. Bibliothèque des études africaines, 2000, 192 p. ; p. 173.

¹² Negash (G.), *A History of Tigrinya Literature*, op. cit., p. 168.

¹³ Negash (G.), *A History of Tigrinya Literature*, op. cit., p. 175 sq.

qui aborde notamment la situation des réfugiés érythréens au Soudan. Pour les années qui suivirent, il faut aussi mentionner les romans de D. Solomon, de B. Solomon et de F. Kebra'ab, qui traitent tous d'une manière ou d'une autre de la guerre, mais aussi celui de G. Isaak, paru en 1994, qui a pour originalité de s'inspirer d'une épopée locale, celle de Negusé, censée se dérouler avant l'arrivée des Italiens dans le pays ¹⁴.

Enfin, quelques auteurs se sont aussi essayés au théâtre, comme Alemseged Tesfay, déjà évoqué plus haut en tant que romancier. En raison de sa formation intellectuelle, on lui avait rapidement confié la tâche de promouvoir la culture érythréenne au sein des troupes rebelles, ce qui le conduisit notamment à écrire trois pièces de théâtre entre 1981 et 1984, toutes trois liées à la guerre contre l'armée éthiopienne. Ces pièces, comme celles d'autres auteurs érythréens, étaient jouées devant les troupes, mais aussi dans les zones libérées par le FPLE, ou encore filmées puis projetées ¹⁵.

Dans les années 1990, le gouvernement éthiopien a lancé l'*Eritrea Community-based Theatre Project*, en collaboration avec des auteurs occidentaux. Il s'agissait de former des troupes locales de théâtre jouant, en tigrigna notamment, des pièces éducatives pour sensibiliser les communautés locales à des thématiques sociales, telles que la réforme agraire, le manque d'eau, mais aussi le mariage précoce ou l'infibulation ¹⁶.

La littérature en tigré

Le tigré, seconde langue du pays, n'a pas la même tradition écrite que le tigrigna. Certes, des éléments de la tradition orale ont été mis par écrit dès le début du XX^e siècle par les missionnaires et les linguistes européens, mais aussi par un intellectuel local, Naffà' Wâd 'Utmân, dont les textes inspirés de la tradition orale furent publiés à Leiden, en 1910, par un philologue allemand, Enno Littmann ¹⁷.

¹⁴ Revol-Tissot (M.H.), « La littérature dans l'espace tigrinyaphone de l'Érythrée », *art. cit.*, p. 174 sq.

¹⁵ Plastow (Jane), « Alemseged Tesfay. A Playwright in Service to Eritrean Liberation », dans Banham (Martin) *et alii*, *African Theatre in Development*. Bloomington : Indiana UP, 1999, 182 p. ; p. 54 sq.

¹⁶ Plastow (Jane) *et alii*, « Telling the Lion's Tale. Making theatre in Eritrea », dans Martin Banham *et alii*, *African Theatre in Development*, *op. cit.*, p. 38 sq.

¹⁷ Lusini (Gianfrancesco), « The First Tigre Novel : 'Emanini ("Trust me") by Mohammed Ali », *XII Incontro Italiano di Linguistica Camito-semitica (Afroasiatica)*. Atti a cura di Marco Moriggi. Catanzaro : Rubbettino, coll. Medioevo Romanzo e Orientale. Colloquio, n°9, 2007, 322 p. ; p. 233.

Mais il a fallu attendre la dernière décennie du 20^e siècle pour voir des poèmes publiés en tigré, comme ceux de Paulos Nebatay, de Mûsâ Muhammad Adam et de Muhammad Sa'îd 'Uthmân¹⁸. La poésie des deux premiers semble encore une fois fortement marquée par la guerre d'indépendance, avec de fréquentes énumérations de noms de batailles ou de compagnons d'armes. Ce genre de poèmes circulait parmi les rebelles qui les recopiaient et se les récitaient durant la guerre d'indépendance, comme le relate Abû Bakr Hâmîd Kahhâl dans un passage de *Birkintiyya*, un roman dont il sera question plus loin.

Muhammad Sa'îd 'Uthmân est, quant à lui, l'auteur d'un poème intitulé *Juket*, publié en 2000 et considéré par Charles Cantalupo comme un poème d'amour aux accents érotiques, éloigné pour une fois de la thématique de la guerre d'indépendance¹⁹. En effet, on n'y trouve aucune allusion à la guerre, seulement un cri d'amour lancé par un amant éconduit, qui compose un poème pour regagner le cœur de sa belle, *Juket*²⁰.

Dans le domaine de la fiction, le premier roman en tigré a été écrit par Muhammad 'Alî Ibrâhîm Muhammad, né en 1966 dans la région de Keren. Le livre raconte l'histoire de Walat, une jeune fille arrachée à son cadre de vie idyllique par l'armée éthiopienne, qui a décimé sa famille et détruit son village, la poussant ainsi à rejoindre les rangs de la rébellion²¹. Ce roman semble avoir été précédé d'un autre ouvrage de fiction, mais destiné à la jeunesse, dont l'auteur est Muhammad Sa'îd 'Uthmân, déjà évoqué plus haut : *Atrafie wo neweshi* (Mon environnement et moi), paru en 2003, tandis que Mûsâ Muhammad Adam est également l'auteur de nouvelles en tigré²².

Enfin, il faut aussi mentionner, à partir des années 1990, l'existence d'expériences théâtrales en tigré, notamment à travers l'*Eritrea Community-based Theatre Project* déjà mentionné plus haut dans le cas du tigrigna.

La littérature en arabe

L'arabe occupe une place intéressante en Érythrée car il constitue l'une des langues nationales. Il existe une population arabophone dans le pays, les *Rashâyda*, une tribu arabe originaire de la péninsule

¹⁸ Cantalupo (C.) et Negash (G.), *Who needs...*, *op. cit.*, p. 137.

¹⁹ Cantalupo (C.), *War and Peace...*, *op. cit.*, p. 103.

²⁰ Pour une traduction du poème en anglais, voir Cantalupo (C.) et Negash (G.), *Who needs...*, *op. cit.*, p. 93.

²¹ Lusini (G.), « The First Tigre Novel... », *art. cit.*, p. 235 sq.

²² Cantalupo (C.) et Negash (G.), *Who needs...*, *op. cit.*, p. 137.

Arabique, plus précisément du Hedjaz, qui aurait émigré en Afrique en 1846 pour fuir l'avancée du clan Sa'ûd dans la péninsule Arabique. Ils se sont d'abord installés au Soudan, dans la région de Suakin, puis en Érythrée au moment de la révolution mahdiste²³. En dehors de la tribu des *Rashâyda*, l'arabe est aussi utilisé comme langue véhiculaire dans la capitale et sur une partie de la côte²⁴. Parallèlement, la présence de l'islam dans le pays, mais aussi les mouvements de migration, notamment vers les pays du Golfe, et enfin les liens politiques privilégiés de l'État érythréen avec la Ligue des États arabes font de l'arabe une langue disposant d'une certaine aura sur le plan culturel. La télévision nationale propose des émissions en arabe ; le journal officiel est également publié en version arabe.

La poésie arabe

Les *Rashâyda*, cette tribu arabe originaire de la péninsule Arabique et installée en Érythrée et au Soudan, a bien sûr un important patrimoine oral, incluant notamment des chants et de la poésie – les *gasâ'id* – dont William C. Young nous donne un aperçu dans son étude sur les cérémonies de mariage des *Rashâyda* du Soudan²⁵.

D'autres Érythréens se sont essayés à la poésie en adoptant non pas les canons de la poésie classique ou populaire, mais plutôt ceux de la poésie arabe moderne, largement libérée des contraintes de la métrique et de la rime traditionnelles. C'est le cas notamment de Muhammad 'Utman Kajerai, des frères Muhammad Mahmûd Al-Shaykh et 'Abd al-Hakîm Mahmûd Al-Shaykh – ce dernier a obtenu le prix Raimok de poésie arabe en 1997 –, d'Ahmad Muhammad Sa'ad et d'Ahmad 'Umar Shaykh, auteur de trois recueils de poésie²⁶. Certains d'entre eux, comme Muhammad Mahmûd Al-Shaykh, jouissent d'une certaine célébrité en dehors de l'Érythrée, au Soudan notamment. C'est aussi le cas de Tâj al-dîn Nûr Al-Dâ'im Yûsif, auteur d'un recueil intitulé *Maqâti' li-l-umm wa-l-thawra*

²³ Killion (Tom), *Historical Dictionary of Eritrea*. Lanham-Toronto-Plymouth : The Scarecrow Press, 2011, 644 p. ; p. 438.

²⁴ Voir Simeone-Senelle (Marie-Claude), « L'arabe véhiculaire parlé en Érythrée sur la côte de la mer Rouge, de Massawa à Rahayta », *Oriente Moderno*, (Roma), n.s. XIX (LXXX), 1, 2000, p. 153-181.

²⁵ Young (William), « Women's Performance in Ritual Context : Weddings among the Rashayda of Sudan », dans Zuhur (Sh.), ed., *Images of Enchantment. Visual and Performing Arts in the Middle East*. Cairo : American University of Cairo Press, 1998, 324 p. ; p. 37-56.

²⁶ Cantalupo (C.) et Negash (G.), *Who needs...*, *op. cit.*, p. 131 sq.

(Extraits pour la mère et la révolution)²⁷ et publié au lendemain de l'indépendance.

De manière générale, ces poètes s'inspirent encore une fois de la guerre d'indépendance, glorifiant les victoires militaires contre l'armée éthiopienne, le courage du peuple érythréen et la beauté de leur terre violée par l'occupant.

La fiction : de la nouvelle au roman

Mais l'usage de l'arabe ne se cantonne pas à la poésie, quelques auteurs érythréens s'essayant également à la nouvelle et au roman. Concernant le premier genre, le supplément littéraire du journal gouvernemental *Irîtrîya al-hadîtha* a publié quelques nouvelles comme celles de 'Abd Al-Qâdir Hâkim par exemple, dès les années quatre-vingt-dix, tandis qu'aujourd'hui les sites *web* érythréens comme *Farajat*²⁸, *Eritreaonline1*²⁹ ou *Adoulis*³⁰, qu'ils soient proches du pouvoir ou au contraire liés à l'opposition, en publient régulièrement de nombreuses autres, notamment celles de Jamâl 'Uthmân Hummad, un journaliste arabophone installé au Soudan.

Récemment, une jeune auteure qui est née à Asmara mais a grandi et étudié en Arabie saoudite, Hanân Muhammad Sâlih, a publié à Riyadh un recueil de nouvelles (et de poèmes) intitulé *Al-mar'a, insâna min al-daraja al-thâniya* (La femme, un être humain de seconde classe). Son œuvre reste attachée à son identité érythréenne, qu'elle aborde dans certains passages, mais elle traite surtout de questions plus généralement liées à la société arabe, notamment des rapports entre l'homme et la femme. Elle revendique d'ailleurs l'influence des poètes et écrivains saoudiens comme Ghâzî Al-Qusaybî, et plus largement des poètes arabes, comme l'Égyptien Anîs Mansûr ou le Palestinien Khalîl Jibrân. Bien qu'il s'agisse de son premier livre, Hanân Muhammad Sâlih a fait l'objet de plusieurs articles dans la presse arabe et d'interviews télévisées ; son livre a même été présenté à la Foire internationale du livre de Beyrouth en 2010³¹.

Le premier roman écrit en arabe par un auteur érythréen est *Sâlih aw rihlat al-shitâ'* (Saleh ou Voyage en hiver), composé dans les

²⁷ Nûr Al-Dâ'im Yûsif (Tâj al-Dîn), *Maqâti' li-l-umm wa-l-thawra*. Asmara : éditions Adulis, 1992.

²⁸ <http://www.farajat.net>.

²⁹ <http://www.eritreaonline1.com>.

³⁰ <http://www.adoulis.com>.

³¹ Voir l'interview réalisée par Lîndâ 'Uthmân dans le quotidien koweïtien *Al-Seyassah* du 10 janvier 2011.

années soixante-dix par Muhammad Sa'îd Nâwid et publié à Beyrouth en 1979. Le livre raconte la transhumance annuelle de familles érythréennes du nord et de l'ouest du pays, qui se rendent au Soudan pour trouver du travail au moment des récoltes. Muhammad Sa'îd Nâwid a aussi écrit un autre roman, *Al-mughtarib* (L'exilé), qui n'a pas été publié. L'auteur, décédé en 2010, était une figure de la rébellion érythréenne contre le pouvoir éthiopien, et surtout l'un des fondateurs du Mouvement de libération érythréen (MLE), mis sur pied en 1959 à Port-Soudan. Avant cela, il avait participé au mouvement anticolonialiste du Soudan, un pays où il avait vécu de 1944 à 1956³². En 1970, il devint le représentant de son mouvement à Beyrouth, ce qui lui permit certainement de développer ses contacts dans le monde littéraire, et notamment dans le secteur de l'édition arabe. Parallèlement à ses activités politiques, il a aussi beaucoup œuvré pour le développement et la diffusion de la littérature arabe d'Érythrée, en créant notamment un site *web* consacré aux essais concernant l'Érythrée et aux œuvres de fiction mettant en scène ses compatriotes arabophones³³, et en écrivant articles et essais divers, en arabe, sur l'Histoire de l'Érythrée. Il a notamment écrit un essai, publié en 1971, intitulé *Qissat al-isti'mâr al-itâlî fî Irîtriya* (L'Histoire de la colonisation italienne en Érythrée).

Après un hiatus assez long – une génération ! – d'autres auteurs érythréens ont publié des romans en arabe. C'est le cas du poète Ahmad 'Umar Shaykh, déjà mentionné plus haut, à qui l'on doit quatre romans publiés en l'espace de dix ans : *Nûrây* (Nuray), *Al-ashri'a* (Les voiles), *Ahzinat al-matar* (Les chagrins de la pluie) et *Al-rîh al-hamrâ'* (Le vent rouge)³⁴.

Un autre romancier qu'il faut mentionner est Abû Bakr Hâmid Kahhâl. Ancien combattant du FLE, installé en Libye jusqu'à la guerre civile de 2011, il est l'auteur de trois romans : *Râ'ihat al-silâh* (L'odeur des armes), *Birkintiyya. Ard al-mar'a al-hakîma* (Birkintiyya. La terre de la femme sage) et *Tîtânîkât afrîqiyya* (Titanics africains)³⁵.

³² Killion (T.), *Historical Dictionary...*, *op. cit.*, p. 382.

³³ www.nawedbooks.com.

³⁴ *Nûrây*. Addis-Abeba (éditeur inconnu), 2007 (réédité en 2003 au Caire par Al-hay'a al-misriyya al-'amma li-l-kitâb) ; *Ahzinat al-matar*. Beyrouth : Dâr al-fikr, 2001 ; et *Al-rîh al-hamrâ'*. Toronto : The Key Publishers, 2007.

³⁵ *Râ'ihat al-silâh*. Tripoli : Al-mu'tamar, 2005 ; *Birkintiyya. Ard al-mar'a al-hakîma*. Syrte : Majlis al-thaqafa al-'amm, 2008 ; *Tîtânîkât afrîqiyya*. Londres : Al-sâqî, 2008.

Enfin, Muhammad Ismâ'îl Hangala, un Érythréen installé en Australie, a également publié récemment un roman en arabe à Melbourne : *Ahlâm hâriba* (Des rêves fuyants)³⁶, ainsi que des nouvelles.

Si certains de ces romans ont été édités à Asmara, la plupart des auteurs publient leurs livres dans leurs pays de résidence : Syrie, Libye, Arabie saoudite, ce qui ne facilite pas toujours leur diffusion. Depuis quelques années, certains de ces romans ont même été publiés à Melbourne, à Londres et à Toronto. Cette multiplicité des lieux de publication révèle à elle seule le rôle primordial de la diaspora dans la naissance d'une littérature érythréenne de langue arabe : presque tous ces auteurs sont de culture musulmane³⁷ et entretiennent donc avec l'arabe un rapport privilégié ; la plupart ont également vécu de longues années dans le monde arabe, quand ils n'y sont pas nés.

Comme dans le cas de la poésie et quelle que soit la langue concernée, la guerre qui opposa les rebelles érythréens à l'armée éthiopienne de 1961 à 1991 a largement inspiré les romanciers érythréens arabophones : les deux premiers romans d'Abû Bakr Hâmid Kahhâl, par exemple, se déroulent durant le conflit, narrant à la fois les méfaits de l'armée du Négus et les actes de résistance du FLE. Néanmoins, ces auteurs sont parvenus à varier leurs sources d'inspiration. Dans *Al-rîh al-hamrâ'*, Ahmad 'Umar Shaykh relate la vie quotidienne des habitants d'un petit village de la côte érythréenne, Zûla, vers la fin du 19^e siècle. Ces habitants aux personnalités variées constituent une mosaïque intéressante, dont chaque pièce remplit un rôle social particulier : Tulûl Shaykh Mahmûd, Al-Hajja Radiyya, la devineresse, Al-Jabalî, le Yéménite qui fabrique les bateaux de pêche, Idrîs, le représentant des autorités égyptiennes sur la côte, lui-même d'origine soudanaise...

Le dernier roman d'Abû Bakr Hâmid Kahhâl, dont il est question dans un autre article de ce numéro, relate quant à lui le long périple d'hommes et de femmes venus des quatre coins d'Afrique jusqu'aux côtes de la mer Méditerranée, dans l'espoir de rejoindre l'île de Lampedusa ou la Sicile.

Enfin, Hâjî Jâbir Abû Bakr a remporté en 2012 le Prix de la création artistique de Sharjah, dans la catégorie roman, devant une tren-

³⁶ Hangala (Muhammad Ismâ'îl), *Ahlâm hâriba*. Melbourne : s.n.e., 2009.

³⁷ Il faut toutefois citer le cas de Maliya Bakhit, une jeune écrivaine arabophone d'origine érythréenne qui vit aujourd'hui à Paris. De culture chrétienne, elle est née et a grandi au Liban, où elle a étudié la littérature à l'Université (voir l'interview de l'auteur parue dans le quotidien soudanais *Al-watan* du 12 avril 2012).

taine de concurrents, pour son roman intitulé *Samrâwît*, publié l'année précédente. L'action du roman se passe entre l'Arabie saoudite et l'Érythrée : un jeune Érythréen qui a grandi à Djeddah décide un jour de partir à la recherche de ses racines et se rend à Asmara. Là-bas, il rencontre une jeune femme issue de la diaspora érythréenne en Europe, Samrawit, qui a fait le même parcours que lui et avec qui il va découvrir son pays d'origine.

La production littéraire érythréenne en arabe est en tout cas désormais assez importante, quantitativement et qualitativement, pour que Mahmûd Abû Bakr, un journaliste érythréen installé en Algérie, lui consacre une anthologie, publiée récemment à Alger³⁸. Cette diversification thématique permettra certainement à la fiction érythréenne de trouver sa place sur la scène culturelle arabe, comme l'attestent d'ailleurs les articles parus dans les pages littéraires de certains quotidiens arabes.

À l'heure actuelle, en dehors de l'Érythrée, l'œuvre des auteurs précités reste sans doute encore peu connue, même si divers articles parus dans la presse arabe à l'occasion de la sortie du roman d'Ahmad 'Umar Shaykh, *Nûrây*, de celui d'Abû Bakr Hâmîd Kahhâl, *Tîtânîkât Afrîqiyya*, du recueil de nouvelles de Hanân Muhammad Sâlih ou, très récemment, du prix obtenu par Hâjî Jâbir Abû Bakr témoignent d'un certain intérêt pour leur travail.

Mais le lectorat arabophone proprement érythréen n'est pas négligeable non plus, comme en témoignent les discussions, parfois vives, sur les sites électroniques érythréens à propos de l'œuvre de tel ou tel auteur ou de ses prises de position. Muhammad Ismâ'il Hangala et d'autres intellectuels érythréens, par exemple, ont échangé des avis divergents à propos de la sortie de l'anthologie de Mahmûd Abû Bakr sur le site *Adoulis*, ce qui signifie donc qu'il y a un réel débat littéraire *en arabe* au sein de la communauté intellectuelle érythréenne.

Quoi qu'il en soit, la contribution aux lettres arabes modernes d'auteurs tels qu'Ahmad 'Umar Shaykh, Abû Bakr Hâmîd Kahhâl et maintenant Hâjî Jâbir Abû Bakr, est indéniable, notamment par l'originalité de leur œuvre. En effet, ils ouvrent aux lecteurs arabes une fenêtre sur une région du monde qu'ils connaissent mal, peu d'entre eux ayant conscience de l'importance de leur propre langue dans cette région d'Afrique ; ils abordent des thèmes tout à fait actuels et encore peu traités, comme l'émigration africaine à travers

³⁸ Abû Bakr (Mahmûd), *Marâyâ al-sawt. Antûlûjyâ al-adab al-irîrî* [Les miroirs de la voix. Anthologie de la littérature érythréenne]. Alger : Al-bayt, 2009.

le Maghreb ; enfin ils revitalisent également la langue dans la mesure où ils n'hésitent pas à faire appel à leur propre réalité linguistique, introduisant çà et là des termes d'origine *tigré*, *tigrigna* ou *saho*.

■ Xavier LUFFIN